

3. Les limites de la logique cartésienne ; tentatives pour dégager de nouveaux modes de pensées : la logique de la double contradiction

Source: *La rencontre de l'Ingénieur et du philosophe* (p.125-149)
Société Amicale des anciens élèves de l'École Polytechnique.
Les Editions d'Organisation, 1980, PARIS

Raymond ABELLIO
Ancien ingénieur des Ponts et Chaussées
Écrivain et philosophe

René Mayer

“ Il ne s'agit pas de critiquer la science ni d'oublier les fantastiques résultats, théoriques ou techniques, qu'elle a déjà obtenus. Au contraire il convient de lui ouvrir un plus vaste champ encore en poussant plus loin l'horizon ouvert par la logique classique. C'est ce à quoi s'emploie Raymond Abellio ”

Raymond Abellio:

" Quand j'ai réfléchi à la présentation de ce bref exposé sur la nouvelle logique j'ai été pris d'une hésitation. Je me trouvais en effet devant deux possibilités : soit d'aller tout de suite au résultat des études dont j'ai connaissance et qui n'épuisent sûrement pas le nombre de recherches en cours, car je ne connais plus spécialement, outre les miens, que les travaux poursuivis en France par le Commandant Xavier Sallantin et le physicien Stéphane Lupasco.

Je ne pourrais vous en donner une idée que d'une façon peu exhaustive, et les présenter ainsi directement, à l'état brut, serait d'ailleurs non seulement abrupt mais indigeste. Je préfère donc, renonçant à développer la pensée de Sallantin et de Lupasco que je connais évidemment moins bien que la mienne, faire un exposé plus introductif et plus élémentaire. De toute façon, René Mayer m'a demandé de traiter le sujet “ Naissance d'une nouvelle logique ” et m'encourage donc à aborder aussi les voies d'approche. Cet exposé comportera trois parties :

1° partie : “ Qu'est ce que la logique habituelle dite classique ou encore “ cartésienne ” ? Quelles sont ses limites, quels sont ses inconvénients ?

Dans sa définition la plus banale, la logique est l'ensemble des règles auxquelles nous devons nous soumettre pour bien conduire notre pensée et notre action. En Occident, elle a fini, en général, par se limiter à ce que l'on appelle le raisonnement logico-déductif.

Ma première partie dira comment et pourquoi ce mode de raisonnement ne recouvre pas la totalité de la pensée et de l'action.

2° partie: An contraire, pour sortir de ces limitations, des tentatives ont été assez récemment entreprises dans ce même Occident, pour dégager de nouveaux modes de pensée qui rejoignent d'ailleurs, à certains égards., mais en les formalisant plus clairement, les traditions orientales. Bien entendu, un philosophe occidental comme Hegel a déjà dépassé, par sa logique dialectique, le raisonnement purement déductif, ce qui, avec le marxisme lui même dialectique issu de Hegel, a connu la fortune politique sinon scientifique que l'on sait. Pour les tentatives dont je voudrais dans cette seconde partie, étudier l'esprit, il s'agira aussi de logique dialectique, mais sous une forme selon moi beaucoup plus fortement charpentée et élaborée que la dialectique simplement linéaire de Hegel et plus adéquate aux exigences actuelles devenues extrêmement complexes de l'action.

3° partie Dans une troisième partie, je vous exposerai enfin ce que j'appelle depuis vingt ans la dialectique de la "structure absolue" ou encore la "logique de la double contradiction", ce qui aboutit à une dialectique non plus linéaire mais sphérique.

En conclusion, pour montrer le caractère opérationnel de cette logique, je donnerai quelques applications possibles. Mais j'essaierai surtout de voir comment on débouche ainsi sur une nouvelle *éthique* de l'homme d'action et par conséquent de l'ingénieur auquel nous nous intéressons ici. Une telle dialectique présuppose en effet le postulat de l'interdépendance universelle, ce qui la met immédiatement en opposition avec un classique comme Kant, qui affirme qu'on " ne peut pas raisonner sur le tout ". Mais il est essentiel de dire d'ores et déjà qu'on ne se contente pas dès lors de bouleverser la conception linéaire de l'ancien déterminisme basée sur la succession de la "cause" et de "l'effet", tels que les considère la physique usuelle en isolant ses phénomènes dans des systèmes clos. Elle intègre et dépasse en outre selon moi, la notion de rétroaction de l'effet sur la cause et les développements de la théorie des systèmes ouverts que la cybernétique nous a, depuis quelques dizaines d'années, rendus familiers. Ce faisant, elle conduit donc à un mode de compréhension et de vie d'où toute *partialité* disparaît, ce qui aboutit à cette conversion spirituelle dont je parlais déjà dans le rapport intitulé "Science - Conscience - Connaissance" que j'ai présenté à notre groupe de réflexion dès le mois de mai 1977.

1° partie

LIMITES ET INCONVENIENTS DE LA LOGIQUE CLASSIQUE

Abordons tout de suite la première partie : le raisonnement logico-déductif ne permet pas de couvrir tout le champ de la pensée et encore moins de l'action. Et, en effet, il ne rend pas compte des intuitions, de la formation des images et des métaphores, de la perception des analogies, il ne permet pas non plus l'interprétation des "Symboles" et ne donne pas du tout la maîtrise des états dit "mystiques". Une telle limitation accentue bien entendu la dichotomie entre les "scientifiques " et les "littéraires", ou encore les "techniciens" et les philosophes que chacun s'accorde à trouver aujourd'hui tout à fait regrettable. C'est d'ailleurs un homme qui voulait tenir un juste milieu entre l'inspiration et la rigueur, le poète mathématicien Paul Valéry, qui a peut être le plus clairement posé, dans son *Introduction à la méthode de*

Léonard de Vinci, le problème de l'existence cachée d'une logique plus générale, qu'il nommait la "logique imaginative" et qu'il définissait, (je cite) comme " l'agent de toutes les fusions " ou encore "le lieu d'où l'esprit peut indistinctement créer dans tous les domaines de l'art, de la philosophie et des sciences". A-t-il lui-même trouvé et démonté le mécanisme de cette logique ? Sûrement pas. Il suffit de voir que son célèbre *Monsieur Teste* qui est censé la détenir, ne la formalise absolument pas et n'en prend, peut on dire, que les attitudes : il se contente de la *mimer*.

De même pour l' action. Une logique seulement déductive est, comme l'on dit aujourd'hui, *aliénante* : elle rompt les liens. Elle est en effet à base de concepts ; mais de même que toute conscience est conscience de quelque chose, tout concept est d'abord un concept pour *quelqu'un*, et l'on ne peut en faire une entité isolable.

Tout concept suppose une relation entre un objet et un sujet, il ne possède pas seulement une dénotation objective mais apporte avec lui un ensemble de connotations d'ordre affectif où chacun introduit ce qu'il veut.

Dans ces conditions, le dialogue de deux sujets se trouve en porte-à-faux parce qu'ils emploient des mots qui n'ont pas pour eux la même signification. Aussi bien les rapports entre les êtres ne s'épuisent-ils pas par les simples voies du langage, et la logique déductive est par essence "langagière". Mais plus profondément, et, par exemple, par son application systématique du 2^o principe de la thermodynamique sur la croissance de l'entropie, c'est toute la physique classique qui est, s'en rendant compte ou non, victime de ce que j'appellerai "l'illusion des systèmes clos". On le sait en tout cas aujourd'hui : la physique nucléaire, qui déborde de toutes parts, quant à son épistémologie, la physique classique, fait une part de plus en plus grande au "sujet" dans le binôme objet-sujet constituant tout phénomène.

Il est devenu clair, aujourd'hui, que les diverses idéologies ou systèmes de pensée qui nous sont proposés ne sont, dès lors, que des *codes* donnant à leurs concepts des acceptions particulières, ou des *grilles* ne laissant passer que certaines significations présumées et que le caractère totalitaire que s'attribuent la plupart d'entre eux, le marxisme ou la psychanalyse par exemple, est dès lors tout à fait usurpé. Leur cohérence interne est certaine, ce sont leurs prémisses qui sont toujours discutables et les réduisent à l'état de simples schémas d'interprétation n'ayant valeur que de "points de vue".

La logique classique repose, on le sait, sur les principes dits d'identité, de contradiction et du tiers exclu. Ces principes *isolent* les concepts et les enferment en eux mêmes. (A ne peut être non-A...) C'est une logique d'exclusion. Or il est incontestable qu'ailleurs qu'en Occident, on vit plutôt sur une logique de la complémentarité. De retour d'un voyage au Japon, notre Président René Mayer a rendu compte dans le journal *Le Monde*, comme d'un fait capital de cette préoccupation constante des Orientaux de ne pas s'enfermer dans des dualités définitives. L'un des promoteurs de la nouvelle logique, le Commandant de Marine Xavier Sallantin, a écrit à ce sujet, dans un numéro de 1967 de la *Revue de Défense Nationale* un article tout à fait remarquable intitulé " Comment expliquer les succès des savants chinois ?" où il oppose à la raideur *du savoir faire* occidental, la flexibilité du *savoir-vivre* oriental. Pourquoi devrions nous d' ailleurs opposer, là encore, *savoir-faire* et *savoir-vivre* ? Il faut les faire tenir ensemble. C'est le problème intime, en particulier, de tout homme d' action.

Bien entendu, la dialectique qui est l'art de réduire les antagonismes et de les surmonter en complémentarités, c'est-à-dire de faire de tout "obstacle" un *appui* ou encore de passer de l'ampleur (quantitative) à l'intensité (qualitative), cet art n'est pas inconnu de tous les Occidentaux et il a fallu, depuis le XVIII^e siècle, les conquêtes et l'extraordinaire efficacité de la science classique pour faire oublier de grands précurseurs, qui, sans remonter à Platon, se nomment Paracelse, Nicolas de Cuse ou Maître Eckhart. Mais, dans le même ordre d'idées, on oublie trop que les fondateurs de cette même science classique, les Kepler, les Galilée, les Descartes, les Newton furent mus avant tout par des préoccupations métaphysiques bien étrangères et, dirai-je même, bien "supérieures" au positivisme de leurs applications proprement techniques, des applications qui, par essence, sont contraintes, pour manier et mesurer les phénomènes, de les isoler et même de les considérer comme indépendants. Rien n'était moins étranger à ces pères fondateurs que les notions d'interdépendance ou d'interaction. On sait que Galilée et Kepler étaient astrologues, ce qui implique le maniement du raisonnement "par analogie". Mais on ignore communément que Newton l'était aussi et que la plus grande part de son oeuvre est même consacrée à l'interprétation des prophéties. Il y a bien des textes de Descartes qui ne sont pas, au sens vulgaire, "cartésiens". Je cite: "Il me vient à l'esprit que l'on ne doit pas considérer une seule créature séparément, lorsqu'on recherche si les ouvrages de Dieu sont parfaits, mais généralement toutes les créatures ensemble : car la même chose qui pourrait peut être avec quelque sorte de raison sembler fort imparfaite si elle était toute seule se rencontre très parfaite en sa nature si elle est regardée comme partie de tout cet univers." De même Pascal (je cite encore) : " Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens impossible de connaître les parties sans connaître le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître les parties."

La conséquence de cette raideur des concepts ou de cet isolement des phénomènes est double : elle conduit les techniciens à la *spécialisation* et les philosophes au *réductionnisme* qui est une forme abusive de généralisation déjà dénoncée aux temps réputés obscurs de la scolastique au moment de la célèbre querelle dite des "Universaux".

Je ne crois pas du tout qu'on puisse dominer l'actuelle spécialisation des techniciens par ce que l'on appelle la pluri-disciplinarité. Ce préjugé est tenace et fait perdre beaucoup de temps dans des congrès à grand spectacle ou des commissions de travail, remarquablement inefficaces, pour ne pas dire parasitaires. Un exemple déjà oublié en a été fourni à la fin des années 50 par le colloque qui fut réuni sous la présidence de Jacques Rueff pour essayer de confronter et d'unifier ce que les diverses disciplines (logique, mathématiques, physique, biologie, sociologie, etc.) mettaient sous le concept général de "structure" (cf. "La notion de structure et la structure de la connaissance, travaux de la XX^e semaine de synthèse, Ed. Albin Michel, Paris, 1975). Jacques Rueff ne put, à la fin des travaux, que procéder à un constat d'échec.

De tels échecs aujourd'hui ne s'avouent plus. On en arrive alors, très "logiquement", à la parcellisation excessive du travail social et à la décomposition taylorienne des tâches, qui a entraîné, par réaction, la vogue des "généralistes" nommés "ingénieurs conseils" en organisation. A l'aurore de ces tentatives d'organisation le Colonel Rimalho regroupait et découpait les fonctions de ses ateliers d'artillerie selon le célèbre ternaire "préparation-exécution-contrôle" dont j'essaierai de montrer dans ma troisième partie à quel point il restait

peu intégrant. Plus tard, à "l'apogée" des études d'organisation, dans les années 50, il était en revanche assez remarquable que la compétence des "généralistes" se mesurât surtout à leur capacité de *dénombrer* le plus complètement, le plus finement possible l'ensemble des fonctions. Ce dénombrement se voulait "cartésien", il n'était qu'abstrait. On multipliait les divisions sous prétexte de les réduire et l'on aboutissait à des organigrammes complexes où la circulation, à force d'être subdivisée, devenait un véritable mouvement brownien. Cette période n'eut certes qu'un temps. Un homme épris de rigueur comme Roger Caillois en était même venu à s'interdire systématiquement l'emploi du mot "structure". Il n'en demeure pas moins qu'on en est resté quant aux organigrammes, à une présentation plane alors qu'il faut passer à leur vision sphérique. Nous verrons cela plus loin.

Cependant la situation n'est pas plus brillante du côté des philosophes ou des littéraires. La philosophie française passe selon les moments d'un concept à l'autre, comme la haute couture change de mode. Dans les années 50 les concepts à la mode provenaient de l'existentialisme sartrien, qui mettait l'accent sur le "sujet" et sur le faire, qu'on appelait "praxis", et il y avait aussi "l'histoire". Dans les années 60 tout est changé. Au lieu de "sujet" on parle de "système", au lieu de la "praxis" on se limite au "discours" et au lieu "d'histoire" on parle de "structure". Ces trois concepts sont aussi figés que les précédents. On oppose structure et histoire en se faisant de la structure une conception tout à fait statique de simple agencement. On la réduit presque à la classification, en épousant avec trois cents ans de retard l'idée de Descartes demandant des dénombrements entiers. Mais surtout on évacue le "sujet" qui se croit autonome, au bénéfice des "structures" cachées et contraignantes de son langage.

Ces oppositions sont factices. Elles sont propices au genre désuet de la dissertation dite philosophique. Au temps de Sartre, ce réductionnisme conduisait à ne considérer que l'homme "en général", en confondant systématiquement le général (*abstrait*) et l'universel (*concret*). Un exemple célèbre en est donné par l'étude du vertige dans "L'Être et le Néant", ouvrage considérable et décevant, où le vertige physique est étudié "en soi" comme un fait général de toute existence. Cette analyse contient des pages d'une beauté descriptive parfois foudroyante. Mais Sartre y réduit l'homme au statut le plus banal. Or les Orientaux savent depuis longtemps qu'une certaine "réalisation de soi" permettant d'acquérir un degré "supérieur" de conscience conduit certains êtres à ne plus éprouver le vertige physique. Aussi bien toute la philosophie de Sartre est-elle d'une construction parfaitement cohérente à partir d'une conception *a priori* de la conscience prise elle aussi "en général", sans considération de degré. Ce réductionnisme est ici spécialement niveleur.

Quand à l'actuelle réaction contre le "sujet sartrien" elle est marquée chez Michel Foucault, par exemple, ou Roland Barthes, d'une systématisation semblable, non moins abstraite : la soumission aux mécanismes du langage, considérés comme transcendant aux individus et dont le jeu s'impose inconsciemment à eux. Inutile de dire que l'individu est pris ici dans sa naturalité la plus apparente, en dehors de toute référence à ce que les religions nomment l'homme intérieur ou Husserl "le Moi transcendantal". Cette "vitrine" de la philosophie universitaire ne s'intéresse en fait pas du tout aux problèmes fondamentaux de la nouvelle logique. Elle cache son défaut de profondeur soit sous l'abondance des images floues qui essaient de donner aux concepts un halo trompeur, soit sous l'hermétisme d'un style devenu impénétrable aux profanes et dont le caractère faussement initiatique est, pour qui ne se laisse pas intimider par lui, tout à fait consternant.

2° partie

ESSAIS DE DEPASSEMENT DE LA LOGIQUE CLASSIQUE

En abordant ma deuxième partie sur le "dépassement" du raisonnement logico-déductif, je n'insisterai évidemment pas sur les tentatives faites par les "littéraires" ou les "philosophes", bien qu'elles soient souvent d'un grand intérêt quant à l'histoire des idées. Il me faut pourtant noter ne serait-ce que pour mémoire, un certain nombre de faits qui servent au moins à marquer des repères sur l'évolution de ma propre pensée, soutenue en ce qui la concerne par l'espoir d'une intégration possible par confluence, du courant des sciences et de celui de la philosophie. On ne peut qu'être frappé par le grand développement pris depuis un quart de siècle, dans les facultés dites de lettres et de sciences humaines, par les études sur les anciens mythes et le symbolisme qui leur sert de support. Ces études touchent en fait à tout un ensemble de données qui constitue depuis toujours le champ de ce que l'on appelle l'ésotérisme, mais en y apportant un esprit de rigueur qui manque trop souvent à ce dernier, même quand il se veut érudit. Depuis René Guenon, qui fut il y a un demi siècle le grand épurateur du fatras occultiste, jusqu'à des chercheurs comme Henri Corbin, Mircea Eliade, Dumézil et bien d'autres, un grand chemin a été parcouru. Les études symbolistes ont fait appel à deux techniques d'ailleurs complémentaires, le raisonnement dit "par analogie" et le structuralisme plus ou moins empirique illustré entre autres par Claude Lévi-Strauss.

Dans ma troisième partie, je dirai pourquoi ces techniques me semblent toutes les deux insuffisamment opérationnelles.

Je voudrais en revanche m'attarder un peu sur la révolution dite "surréaliste" qui, à partir des années 20 et jusqu'à nos jours, s'est proposée de restituer ses pouvoirs de création particuliers à une sorte d'inspiration issue des révélations, supposées ou non, de l'inconscient et des rêves et notamment de dégager la vertu propre des *images*. Je ne crois pas du tout que la double querelle qui opposa très vite à ce sujet, André Breton à Roger Caillois, puis André Breton à René Daumal, soit sans intérêt pour les scientifiques. En effet, André Breton, le pape du surréalisme, qui parlait de la "collision flamboyante des mots rares" et faisait confiance à cette catégorie confusionniste entre toutes qu'il appelait le "hasard objectif", voulait que l'image surréaliste fût à la fois *automatique* et *arbitraire*, tandis que Roger Caillois, surréaliste à ses débuts, se dégagea très vite en disant que l'image pouvait à la rigueur rester automatique mais qu'elle devait être en plus non pas arbitraire, mais *juste*, c'est-à-dire, disait-il, "s'insérer dans la série des formes avec la même nécessité que les éléments chimiques dans la table de Mendelév". Restait certes à préciser ce qu'il entendait par cette "série des formes" et là aussi j'y reviendrai. Quant à René Daumal qui, dans le troisième et dernier numéro de sa revue "Le Grand Jeu", écrivit à André Breton, dès 1930, une lettre définitive, il opposait la métaphysique expérimentale mais rigoureuse d'une pensée ordonnée à ce qu'il appelait les jeux puérils du surréalisme. Que ces derniers aient pourtant proliféré jusqu'à produire les techniques artificielles de la poésie dite moderne, jusqu'à se perdre dans les plus extrêmes facilités du désordre "inspiré", n'est certainement pas un signe de santé.

L'étude systématique des mythes et des symboles par la double voie du "raisonnement par

analogie" et du "structuralisme" a cependant considérablement contribué à *relativiser* le raisonnement logico-déductif et doit donc être considérée comme une étape importante sur la voie de la nouvelle logique. On sait que le structuralisme, dans son essence, procède en effet à une relativisation systématique des *termes* au profit de leurs *relations*, ce qui, déjà, met en cause l'absolutisme du concept, et qu'il dégage systématiquement, en premier lieu, des *couples d'oppositions*, ce qui est un progrès marquant et le deviendrait plus encore si ces oppositions pouvaient se transformer dialectiquement en *complémentarités*. Ce deuxième progrès supposerait toutefois la mise en action d'une dialectique ascendante ou d'une génétique procédant par couplages successifs des couples eux-mêmes, ce qui est loin d'être encore le cas.

Quant aux sciences dites humaines, elles ont cherché à échapper au caractère univoque du raisonnement "logico-déductif" par l'emploi systématique de la notion de "corrélation", qui met elle aussi l'accent sur le *rapport*. Je ne me livrerai pas ici à une critique épistémologique de cette notion de "corrélation" qui outre son recours aux méthodes elles mêmes réductionnistes de la statistique, est elle aussi obligée de s'enfermer dans des champs plus ou moins clos. Quand la sociologie, par exemple établit un lien entre l'urbanisation croissante et la montée de la violence, elle isole elle aussi le concept "urbanisation" et le concept "violence" qui débordent pourtant de toutes parts, quant à leurs propres facteurs, le champ de ce renfermement. Et elle ne peut pas, dès lors, tirer d'une telle corrélation une *règle d'action* sans avoir recours, implicitement ou non, à une de ces idéologies ou l'un de ces systèmes d'idées plus englobants, à la fois totalitaires et partiels, dont j'ai parlé et qui ne relèvent en rien de sa science.

Le plus remarquable est donc que les sciences dites humaines viennent emprunter ici à la science classique, avec trois siècles de retard, une méthode de dénombrement de la multiplicité issue de Descartes mais que la science actuelle tend de plus en plus à considérer comme dépassée. On essaie là encore d'aller du complexe au simple et on assiste paradoxalement à une prolifération sans fin. Qu'il s'agisse des "phénomènes" de la science classique considérés isolément des "analogies", des symboles, des "structures" ou des "corrélations" en usage dans ces nouvelles sciences dites humaines, on constate une amplification incontrôlée appelant à son tour de nouvelles "relations" plus englobantes elles mêmes précaires et toujours en report. C'est ainsi, par exemple, que la pensée symboliste, après avoir vainement dénombré et "classé" ses symboles isolés en vient à les énumérer dans des "dictionnaires" qui évoquent fâcheusement ces "codes" très subjectifs bien qu'à prétentions totalitaires dont je viens de parler. Il y a vingt ans dans la querelle qui l'opposait à Claude Lévi-Strauss, un philosophe aussi éminent que Paul Ricoeur signalait déjà que les symboles "ne symbolisent que *dans des ensembles* qui limitent et articulent leur signification"

Mais il en est de ces "ensembles" comme de la "série des formes" que visait Roger Caillois. Comment les reconnaître ? Comment en cerner le champ ? Faut-il ici encore procéder empiriquement de proche en proche, par englobements successifs eux-mêmes partiels et toujours à réajuster?

C'est ici l'essentiel de cette seconde partie de mon exposé.

Qu'il s'agisse en effet de scientifiques ou de littéraires, de techniciens ou de philosophes, et

survolant leur dichotomie, c'est dans le problème général de la *partialité* que s'articulent les préoccupations fondamentales de la "nouvelle logique" : elle veut s'imposer d'en haut à l'ensemble de l'édifice, elle veut le bâtir en commençant par le toit, elle veut retenir l'ensemble des "lois" ou des "structures" de détail, dans leur précarité, leur labilité essentielle, par une ossature immuable. Tandis que les classiques procèdent de bas en haut, par "anabase", la nouvelle logique veut procéder de haut en bas, par "catabase", ce qui ne signifie pas d'ailleurs et c'est capital, qu'elle prétende obtenir des sciences plurielles qu'elles renoncent à leur mouvement propre, qui est conforme à leur nature expérimentale. Simplement, elle demande que ces sciences ordonnent leurs champs partiels, toujours artificiels, dans cette construction pré-reconnue qui se trouve être alors pour elles, et par surcroît, d'un grand pouvoir heuristique.

Cette volonté d'unification non plus inter mais transdisciplinaire n'est assurément pas nouvelle. Elle exista toujours souterrainement chez certains penseurs d'Occident, au cours des siècles, même si elle n'émerge aujourd'hui que par la contrainte d'une crise épistémologique sans précédent. Je ne fais pas spécialement allusion ici à la prétention longtemps manifesté par la théologie de se voir asservies la philosophie et la science (Saint-Jean de la Croix: "Il faut connaître les créatures par Dieu et non Dieu par les créatures"), mais bien plutôt à une préoccupation interne à la philosophie et à la science elles mêmes. Dès le Moyen Age, les constructions combinatoires du moine majorquin Raymond Lulle en témoignent, mais c'est Leibniz qui l'exprime avec le plus d'éclat en recherchant toute sa vie cette "caractéristique universelle" où il postule, lui aussi sous forme combinatoire, l'existence d'un développement général pour toutes les lois du monde et de l'homme. Leibniz fut en ce sens un grand précurseur, puisqu'il fut amené à s'intéresser de ce fait à l'arithmétique binaire dont on sait le rôle dans la moderne informatique. Précurseur génial et pourtant en un sens déjà dépassé, puisque les Chinois, nous allons le voir, possédaient déjà cette combinatoire depuis plusieurs millénaires avec leur célèbre "livre des changements", le "Yi-King".

C'est en partant de cette même informatique que le Commandant de Marine Xaxier Sallantin a entrepris pour sa part, dans les années 60, au Centre Inter-Armées de Recherche Opérationnelle, à Cachan, ses propres travaux sur ce qu'il a appelé "la logique naturelle de l'action", travaux complétés dès lors sans relâche à la Cellule d'études praxéologiques créée par lui auprès du Centre des Hautes Etudes de la Défense Nationale et dans les nombreux séminaires de son groupe BENA.

Le modèle initial de structure invariante et globale utilisé par Xavier Sallantin est celui du métier à tisser. Les considérations qu'il en a tirées sont d'un intérêt épistémologique et pratique considérable. Il en est de même des travaux du physicien roumain Stéphane Lupasco qui a mis au point une logique de l'énergie tout à fait générale. On sait que Lupasco distingue trois matières, la matière macrophysique d'abord qui obéit à la loi de l'entropie croissante, la matière biologique ensuite qui contredit cette loi par la production permanente d'information ou de néguentropie, la matière microphysique enfin où s'établissent des relations mixtes dont on commence aujourd'hui à penser, à la lumière du paradoxe Einstein-Podolski-Rosen mis en évidence par la mécanique quantique, qu'elles constituent un monde tout à fait nouveau, ouvert notamment aux phénomènes de télépathie et de psychokinèse dont s'occupe la parapsychologie. Un de mes amis, l'épistémologue Marc Beigbeder, dans son livre *La clarté des abysses* a montré que la logique lupascienne permettait, quelque soit la

réalité qu'on leur accorde, d'entreprendre une certaine formalisation de ces phénomènes. Dans un article paru dans le dernier *Cahier de l'Herne*, il a également dégagé les points de rencontre et même d'identité entre cette logique et celle de la "structure absolue" dont je vais maintenant parler et qui ne trouve pas sa source d'inspiration, pour sa part, dans l'informatique ou la physique mais plutôt dans la métaphysique et la phénoménologie husserlienne de la perception.

Un physicien comme Costa de Beauregard, suivi de bien d'autres (voir le cahier de *La Jaune et la Rouge* consacré à la parapsychologie) établit aussi pour sa part un pont entre la parapsychologie et la mécanique quantique. Les thèses lupasciennes ont rencontré un certain succès dans les facultés des lettres et des sciences humaines, car elles proposent au départ une *classification ternaire* toujours bien accueillie par les professeurs . Je pense que l'Institut de Sciences de l'Action aurait intérêt à s'ouvrir à ces chercheurs.

Il ne s'agit évidemment pas de substituer leur enseignement à celui des spécialistes du management ou de l'étude des cas, qu'il viendrait seulement compléter et soumettre à un autre éclairage. Et je n'hésite pas à dire qu'il serait décevant et même, ici encore, consternant que cet Institut se limite à des tâches techniques ou économiques, parcellaires, même avancées, alors que s'offre à lui la possibilité de se placer aussi à une autre avant-garde infiniment plus engagée et d'une bien plus lointaine portée,

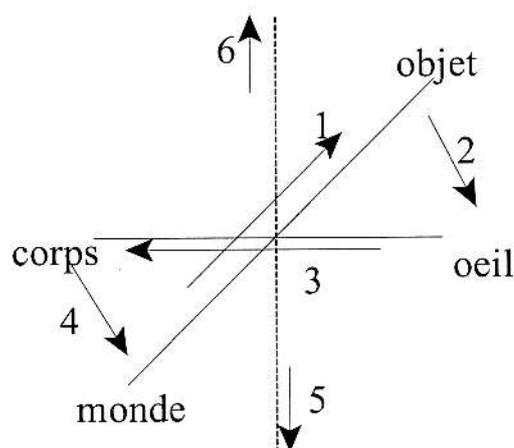
3° partie

LA LOGIQUE
DE LA "DOUBLE CONTRADICTION"

Ma première intuition de la "structure absolue" m'est venue tout au début des années 50 par réaction contre *L'Être et le Néant* de Sartre dont il me paraissait impossible d'admettre les prémisses : la conscience considérée comme une forme vide et non communicante isolée à son tour et coupée de tout contenu de connaissance, et par voie de conséquence les conclusions : le moment présent considéré comme un simple passage entre un passé qui n'est déjà plus et un futur qui n'est pas encore, en sorte que ce moment lui aussi se trouve vide, et que l'intuition en tant qu'elle prétend remplir le moment présent est une illusion. Étais-je à mon tour victime d'une autre illusion ? Je croyais à la possibilité de la communication et même de la communion, davantage encore à celle de la "transfiguration" de l'objet par le sujet. Mon expérience vitale me disait que le "moment présent" existait en tant que tel. Ce qui était en jeu dans ce débat, c'était donc une fois de plus le problème du rapport de l'objet et du sujet, ou des sujets entre eux, c'est-à-dire une *théorie de la connaissance*.

Dans mon ouvrage *La structure absolue* (Bibliothèque des idées, Gallimard, 1965), je suis parti de la situation qu'on peut considérer comme la plus générale en même temps que la plus originaire de toutes : la perception, et j'ai cherché à la mettre en structure. Depuis vingt cinq siècles, toutes les théories de la connaissance qui cherchent à établir comment un sujet peut percevoir un objet se sont enfermées dans cette dualité sujet-objet qui est une impasse, et n'en sont sorties que par des postulats parfaitement gratuits. On aboutit ainsi soit à l'idéalisme soit à l'empirisme.

Ces disputes d'école, depuis vingt-cinq siècles, sont à l'origine de toutes les discordes des philosophes. Or en fait, la relation sujet-objet n'est pas une simple dualité mais une quaternité et une quaternité dialectique, ce qui change tout. Il y a en effet une première dualité du côté du percevant : un organe des sens s'enlève sur un corps global (la "sensation" que reçoit l'organe des sens ne peut pas, en effet, être confondue avec la perception, qui est un produit de la totalité du corps.) Il y a de même une seconde dualité du côté du perçu : l'objet proprement dit s'enlève sur le fond du monde. J'ai deux couples d'opposition et non un seul : quatre pôles et non pas deux. Le regard creuse de la distance entre l'objet et le monde, il se crucifie sur elle. L'essentiel est alors de considérer qu'à partir de ce moment une double rotation dans deux sens inverses s'établit entre ces quatre pôles. Les quatre quadrants de la croix sont fléchés. Et c'est là que commence la dialectique. Tant qu'une quaternité n'est pas fléchée et n'est pas mise en double rotation, il n'y a pas déploiement dialectique intelligible sinon réel.



Structure de la perception

- Phase 1 : l'objet va à l'organe des sens (sensation)
 Phase 2 : la sensation, reçue par le corps global est transformée en perception, mais simultanément l'objet devient outil (outil *util*-isable)
 Phase 3 : l'outil est utilisé pour agir sur le monde, ce qui,
 Phase 4 : fait apparaître dans ce dernier de nouveaux objets, et relance le cycle à un niveau plus ample en quantité mais aussi plus intense en qualité et c'est là le point capital. En effet, en même temps qu'un outil, un sens est créé : le monde a pris du sens pour le sujet puisqu'ils peuvent tous deux inter-réagir. Et les outils vont devenir de plus en plus nombreux (c'est le domaine de l'ampleur, ou de la quantité) tandis que le sens va de plus en plus ou plutôt de mieux en mieux s'affiner (c'est le domaine de l'intensité ou de la qualité). La double rotation, si on la situe sur le plan équatorial d'une sphère, crée un axe vertical lui-même bipolaire parcouru dans les deux sens, vers le bas (fléché 5) et vers le haut (fléché 6). Mais il importe surtout de remarquer que si les quatre mouvements horizontaux sont pris ici en succession (diachronie), les deux mouvements verticaux sont obtenus au contraire en simultanéité (synchronie). Ils ouvrent une nouvelle dualité, prise elle-même dans une nouvelle étape dialectique.

Notons d'abord que la multiplication indéfinie des outils occupe l'hémisphère du bas (en phase 5, incarnation, descente de l'esprit au service de la vie, ce que la tradition nomme les "petits mystères") tandis que l'intensification indéfinie du sens occupe l'hémisphère du haut (phase 6, assomption, montée de la vie au service de l'esprit ce que tradition nomme les "grands mystères")

En bas, les sciences, au pluriel, en haut la connaissance, au singulier, au centre la conscience. Le centre est perpétuellement germinatif : la conscience devient de plus en plus intense, elle établit de *plus en plus* de rapports de *mieux en mieux* chargés de sens. Il y a, dans ce double mouvement, une double transcendance. C'est ce que dit l'Évangile gnostique de Thomas

découvert il y a trente ans : " si la chair se produit à cause de l'esprit, c'est un miracle ; si l'esprit se produit à cause de la chair, c'est un miracle de miracle".

Dans mes ouvrages j'ai essayé de montrer l'universalité de cette structure "sénaire". Je n'y reviendrai pas ici. Des amis qui travaillent avec moi l'ont appliquée à divers champs, Daniel Verney par exemple à l'astrologie (*Fondements et avenir de l'astrologie*, Editions Fayard), Charles Hirsh à la science globale et à la sphère des jugements, le Professeur Jean-Pierre Dautun à l'esthétique, Michel Lafond à l'érotique, le Professeur Yves Dauge à la mythologie (textes parus dans le *Cahier de l'Herne N°36*). Elle apparaît aussi dans *Sepher Yetsirah*, l'un des deux ouvrages fondamentaux de la Kabbale, ou elle "structure" sphériquement les 22 lettres hébraïques. Charles Hirsch et moi le montrerons dans un prochain ouvrage : *Théorie des nombres bibliques*.

J'ai peut-être découvert ou redécouvert quelque chose, mais je n'ai en tout cas rien inventé. Quand les Jésuites quittèrent la Chine à la fin du XVII^e siècle et rapportèrent en Europe l'idéogramme du Yi-King avec ses 64 hexagrammes, Leibniz eut tout de suite l'intuition géniale qu'il s'agissait là de la "caractéristique universelle" qu'il cherchait et par laquelle il voulait couvrir, comme par un toit, l'ensemble des lois du monde et de l'homme. Leibniz ne réussit pas à pénétrer à l'intérieur du Yi-King, à le dialectiser. Aujourd'hui nous y sommes. Dès 1965, quand j'ai essayé, à titre d'exemple, d'appliquer la méthode de la "structure absolue" à un champ particulier bien déterminé, j'ai traité dans les annexes de mon ouvrage de la dialectique des fonctions sociales (administration des choses et gouvernement des hommes) et j'ai été amené à enchaîner moi aussi 64 combinaisons sénaires, exactement sur le mode du Yi-King qui procède d'ailleurs, on le sait, par la mise en mouvement, c'est un fait d'une quaternité de base (car le Yi-King n'est pas dualiste mais quaternaire: vieux Yin, jeune Yin, jeune Yang, vieux Yang). Et par une autre coïncidence pleine de sens, il se trouve que le code génétique récemment découvert avec ses 64 codons et sa structure interne en triplets et sextuplets, reproduit à son tour le même "schéma", sans compter qu'il est lui aussi issu d'une quaternité de base, celle des quatre bases nucléiques, se groupant et s'excluant en deux couples d'opposition exactement comme dans la "structure absolue" ou le Yi-King. Ainsi la science la plus moderne rejoint par un bouclage plein de sens la connaissance la plus ancienne. Ce "retour au commencement" eût enchanté mon maître Husserl, le premier "nouveau gnostique" de notre siècle. Mais il y a surtout, dans ce fait, la possibilité d'un complet renversement, lui même dialectique, de la méthode scientifique dite classique.

S'il existe en effet à tous les niveaux de la réalité une structure génétique invariante permettant à la fois de polariser chaque niveau et d'articuler ces derniers entre eux, nous disposons d'un outil universel nous donnant la possibilité non seulement d'avancer de proche en proche mais d'être sûrs que cet avancement est cohérent. Du seul fait de sa germination continue, la structure invariante, si elle est reconnue à tous les niveaux et dans tous les intervalles entre les niveaux, valide la démarche. Rechercher sa présence sert de guide. Et c'est ce "guidage" lui même qui donne à cette structuration continue sa valeur heuristique.

J'appelle alors *champ pertinent*, à chaque niveau, tout champ que je peux non seulement "quadraturer" par ses deux couples d'oppositions mais aussi faire entrer dans le double système de rotations inverses de la "structure absolue". Par exemple dans la dialectique des fonctions sociales où l'on distingue deux niveaux : l'administration de choses et le gouvernement des hommes, le premier de ceux ci sera polarisé selon ses deux

"contradictions", l'une principale entre la production et la consommation, l'autre secondaire, entre la gestion et l'innovation, le second de même avec sa contradiction principale de la prêtrise et de la justice et sa contradiction secondaire de l'armée et de la police, ces quatre "contradictions" correspondant d'ailleurs aux quatre "castes" de la tradition actualisés comme suit : prolétaires, technocrates, hommes de puissance et homme de connaissance. L'ensemble devant être vu en dernière analyse en synchronie, l'analyse diachronique cohérente des situations possibles exige que chacun des pôles soit fait "originaire" à son tour c'est à dire pris comme origine des circulations . Il faut ainsi spécifier chaque quadrant dans ses différents contenus, et les produits verticaux de chacune des deux quadratures se dégagent par synthèse de ces résultats partiels. On voit ainsi qu'à chaque étape la science actuelle de l'analyste s'affronte à sa science future (c'est le passage de la synthèse *passive* à la synthèse *active* dont parle Husserl). En fin de compte pour finir d'obtenir les 64 combinaisons sociales possibles, on a à confronter les résultats verticaux *vers le haut* de la quadrature du bas et les résultats verticaux *vers le bas* de la quadrature du haut . Je ne peux évidemment entrer ici dans le détail de cette construction, dont j'ai constaté néanmoins, tout au long des expériences faites par mes amis dans d'autres champs, la valeur normative.

Le Bhagavad Gîta des anciens Indiens, bréviaire de toute gnose, attache, on le sait une grande importance à la "connaissance du champ". Et, en effet, s'il est facile, de façon plus ou moins arbitraire, de rassembler des concepts en prétendues "structures" et même de les mettre en croix, rien ne dit que ces concepts sont ensemble des pôles susceptibles d'entrer dans le jeu des rotations de la "structure absolue". "La science des justes nominations, disaient les anciens Chinois, est la science suprême." En d'autres termes, tous les champs envisageables ne sont pas pertinents.

On peut rendre pertinent le champ de l'organisation des ateliers étudié par le Colonel Rimalho en ajoutant à son ternaire : "Préparation-Exécution-Contrôle" un quatrième terme, celui du "commandement", en sorte qu'on a ainsi les deux couples d'oppositions : "commandement -exécution", et "préparation - contrôle" . Le champ du couple "homme normal- femme normale" est de même pertinent : on peut le polariser avec les deux oppositions cerveau-sexe de chacun des deux partenaires. Ces polarités s'accordent. En revanche, l'homosexualité introduit dans le couple un facteur de non pertinence : il y a blocage des rotations. Le postulat de l'interdépendance universelle interdisant toutefois de considérer comme définitive n'importe quelle négativité, il faut admettre que l'homosexualité elle aussi possède un champ pertinent qu'il faut trouver : en fait, ce champ n'est pas celui du couple mais de l'espèce entière. Faute de temps, je procède ici, certes, par simples affirmations, mais les démonstrations sont aisées.

Il appartient ainsi aux "spécialistes" des diverses disciplines, conscients de la crise de leur propre champ scientifique, de mettre d'abord de l'ordre dans leur science acquise en la polarisant et d'en explorer ensuite les limites grâce à cette sorte de boussole qu'est la structure absolue. Celle-ci donne la direction de la recherche, mais bien entendu, il ne faut pas se dissimuler que la direction de la terre promise n'est pas la terre promise elle-même. Reste, pour le chercheur, à opérer le passage de la synthèse passive que constitue sa science acquise à la synthèse active que constitue sa science en devenir.

CONCLUSION

La conclusion que je voudrais donner à cet exposé trop rapide est double. Elle est en effet à la fois d'ordre scientifique et d'ordre éthique.

Sur le plan scientifique il est certain que l'efficacité de la méthode que je viens d'exposer n'apparaît qu'à ses praticiens eux-mêmes. Considérée du dehors, la structure absolue peut n'être vue que comme une simple construction intellectuelle ou un système parmi d'autres. Seule sa pratique peut démontrer le contraire. La structure absolue n'est pas un système mais un outil et celui-ci ne vaut qu'à la mesure de celui qui s'en sert. Que cet outil soit utile aux ingénieurs, cela pour moi va sans dire, ne serait-ce que pour la juste appréciation du système des relations au sein de l'entreprise. Mais, d'une façon générale, c'est aux spécialistes de chaque discipline d'en faire l'expérience. Connaissant leurs problèmes actuels, ils peuvent seuls, en première étape, y mettre l'ordre qui convient et ensuite faire fructifier cet ordre. Si l'on n'a pas déjà une certaine expérience du problème des fonctions sociales, on n'a pas l'idée de commencer à en subdiviser la difficulté en distinguant l'administration des choses et le gouvernement des hommes. De même, à une autre étape armée et police : l'armée est tournée vers le dehors, la police vers le dedans. Cette phase "cartésienne" du dénombrement est indispensable. Cela dit, il faut se garder de l'illusion des systèmes clos.

Sur le plan éthique, il en est de même. Il y a à la base du juste emploi de la structure absolue une véritable conversion d'ordre spirituel. A lui seul le postulat de l'interdépendance universelle bouleverse un grand nombre de concepts rassurants sur lesquels nous nous contentons de vivre au jour le jour parce qu'ils sont relativement efficaces : le libre-arbitre, la notion de hiérarchie et surtout cette de causalité. La causalité telle que nous la concevons fut toujours, pour la philosophie orientale, un obstacle décisif (avec l'autonomie de l'Ego) à la montée spirituelle. Je ne dis pas qu'il faut remplacer la causalité ordinaire par une finalité aussi superstitieuse qu'elle, et Spinoza disait lui-même malgré sa philosophie immanentiste, que le finalisme était l'école de l'ignorance. Mais il est clair qu'un certain renversement finaliste est, en matière de conversion spirituelle, une étape décisive pour le progrès de la conscience. Et je me souviens comme d'un instant privilégié de ma vie du moment où celui que je reconnais aujourd'hui pour avoir été mon maître spirituel, un homme primaire pourtant mais d'une grande force intérieure, me dit un jour "Essayez de ne plus parler au conditionnel. Ne dites pas : si je fais ceci il en résultera cela. Essayez de comprendre que ce qui doit être sera." Et pour illustrer ce précepte, après m'avoir cité un verset de la Bhagavad-Gitā : " ce que par égarement te ne veux pas faire, tu le feras quand même malgré toi", il me rappelait un aphorisme pris dans Sénèque et attribué par ce dernier aux prêtres étrusques : "ils disent : ce n'est pas *parce que* les nuages se rencontrent que l'éclair jaillit, c'est *afin que* l'éclair jaillisse que les nuages se rencontrent". J'ajoute à cela que le postulat de l'interdépendance universelle conduit à, l'extrême, à la conception, dans le monde, d'une intersubjectivité absolue. Et que même si l'on admet, comme moi, que l'histoire proprement dite n'a pas de fin, tout dans la création, semble créé par une intelligence universelle et tendre au progrès indéfini de la conscience. Devant la caducité qui frappe alors nos habitudes de pensée, la crise se trouve transférée du monde extérieur où elle était exclusivement située à la sphère du Moi, à notre monde intérieur pour l'unification duquel aucune instrumentation sociale ne vaut. Cette crise marque une croissance, un saut de la conscience du chercheur lui

même. Des notions importantes, la liberté, la responsabilité sont déplacées du plan moral au plan métaphysique. Tout fait et tout événement réputés indépendants sont relativisés et tendent même à s'évanouir, comme d'ailleurs la notion de choix personnel. La notion de hasard surtout est abolie. Enfin, en complément de cette attitude nouvelle, ce que l'homme ordinaire appelle "danger", l'homme ainsi converti l'appelle "épreuve". Dans ces conditions, c'est à une perpétuelle recherche du sens des choses et de leur positivité qu'on est convié : il ne peut plus y avoir nulle part de négativité pure. Reste à se poser la question de savoir si l'ingénieur dont s'occupe notre groupe de réflexion est, *en tant qu'ingénieur*, intéressé à ces problèmes. C'est à lui d'en juger. Mais comment un homme quel qu'il soit, pourrait-il accepter de se diviser en tranches prétendument "indépendantes" ou faire de son métier un absolu ? Je pense profondément qu'on ne peut, dans un être séparer la fonction sociale de la vie intime sans créer des deux cotés, des difficultés supplémentaires. Et même si la vie sociale ne peut jamais du fait des contraintes reçues d'autrui, être parfaite, même si, d'une façon générale, la société est toujours, pour l'homme intérieur, un banc d'épreuve, au moins peut-on dire qu'une vie intérieure bien conduite assure à la vie sociale elle-même son maximum possible d'efficacité sinon d'harmonie. "

François Gasquet :

" La structure absolue pose, en fait, sans que vous l'ayez dit, sinon sous un langage différent, la question du mysticisme. La même question s'est déjà posée à propos de la biologie."

Jean-Paul Dollé :

"Sur les associations, pour prendre un mot qu'emploie Heidegger, "historialement" vous avez bien montré quel était l'implicite de la logique : abstrait veut dire séparé ; c'est à dire que toute la logique occidentale à une certaine manière de gérer la pensée qui a pour fondement absolu la mortification. J'entends par là qu'objectiver, c'est-à-dire distinguer le couple sujet-objet suppose que l'on tue la réalité. Aristote affirme qu'il n'y a pas de science du particulier. Dans la réalité, il n'existe que du particulier et la manière "conceptuelle" de penser qui fait qu'on ne peut penser un objet dans une réalité sans ramener celle ci au général, est une manière nihiliste de penser. Quand Nietzsche dit que l'histoire de la métaphysique occidentale est l'histoire du nihilisme en son accomplissement il me semble vouloir dire que, par ce fait apparemment scandaleux, on n'arrive à rien.

Ce n'est pas un jugement de valeur. C'est le système de pensée qui fatalement engendre la destruction de la réalité. Penser en termes sujet-objet ne mène à rien.

Reprenant aussi la théorie de Nietzsche, Heidegger parle non pas de l'objectivation mais de l'objectité. C'est-à-dire que l'objet est pure illusion.

Le procédé consiste à d'abord séparer pour dire : nous allons réunifier. Il n'existe pas dans le monde d'objet, de même qu'il n'existe pas de sujet. Ce qui existe, c'est que nous, en tant qu'êtres, nous sommes présents à l'Être.

La séparation du sujet-objet qui a fondé la philosophie occidentale sur laquelle nous vivons

encore, ne peut engendrer déductivement que la mort. En effet cette séparation objet-sujet amène, via la philosophie allemande du XIX^e siècle, au sujet absolu qui n'a d'autre critère que lui-même et à la volonté de puissance qui, selon Nietzsche, conduit objectivement à la destruction de la terre, l'objet-terre à conquérir.

"Le XX^e siècle sera le siècle des guerres mondiales où l'homme se battra... au nom de la philosophie" disait Nietzsche. C'est pour cela qu'il est de l'intérêt de notre propre survie en tant qu'espèce humaine qu'on en finisse absolument avec cette logique qui a produit tout ce qu'elle pouvait, y compris ses réussites mais qui en définitive ne peut qu'amener au nihilisme le plus absolu.

De ce point de vue il est évident qu'historialement on ne peut pas penser la situation du monde autrement que comme cela. Par conséquent on trouve entre autres que les fausses divisions entre capitalisme et communisme sont du baratin parce que ces deux mondes obéissent complètement à ce même mode de pensée. Ce sont, comme on le disait, des situations antagonistes et le risque de catastrophe vient de cela, parce que c'est la même chose, mais qui se dit contraire. Dans le schéma de M. Abellio, cela ne tourne pas....

Il me semble indépendamment de ce qui a été dit, il me semble absolument vital qu'on en finisse avec ce qui a amené le monde pour la première fois dans son néant. Pour la première fois, il peut ne plus rien y avoir. La question du néant est une question concrète. Pourquoi quelque chose plutôt que rien ? Nous sommes à la merci du rien."

Raymond Abellio:

"Je peux vous citer un autre aphorisme de cette personne apparemment fruste qui a été mon maître spirituel. Il disait : "La science divine construit par harmonie des contraires et la science humaine détruit par antagonisme des semblables."

Jean-Luc Flinois :

" Cela m'étonne que pour la structure de la pensée tu n'aies parlé qu'une fois de poésie et pas du tout de musique. "

Raymond Abellio:

"J'ai parlé d'André Breton et de l'image, en effet, je n'ai pas parlé de musique mais de poésie."

Jean-Luc Flinois

" C'est pareil..."

Jean-Jacques Rosé:

Renoncer au hasard... mais en vous écoutant , je me posais la question de la détermination ; vous avez répondu en disant "finalité". Est-ce la même chose ? "

Raymond Abellio:

Vous l'avez constaté, j'évite d'employer le mot "déterminisme". Quant au finalisme, je ne crois pas qu'on puisse attribuer de finalité proprement dite à l'histoire, même si l'interdépendance universelle conduit à admettre, comme fin générale de la création, une croissance indéfinie de la conscience.

Quant au stade de la finalité particulière de tel ou tel événement , de tel ou tel fait, par la notion d'interdépendance universelle, elle finit par s'évanouir dans le brouillard général de toutes les fins.

On peut assurément, dans le cadre d'une histoire qu'il faut appeler "invisible", parler d'une apparence de finalité dans l'histoire. Par exemple, il y a eu, dès le VI^e siècle avant Jésus Christ une sorte de parallélisme inverse entre la généalogie de l'Occident et le destin des Juifs. Le grand début de la philosophie grecque coïncide avec la captivité de Babylone. Il n'y a apparemment aucun lien "causal" entre ces deux faits. Mais durant vingt-cinq siècles. ce genre de correspondances s'est maintenu, la plus flagrante étant celle de la fin du XV^e siècle qui voit, simultanément, en 1492, l'ouverture décisive de l'Occident vers l'Ouest et par conséquent le véritable début des temps modernes (beaucoup plus que 1453, date communément admise, qui ne voit que la fermeture de l'Europe à l'Est), mais en même temps, la grande expulsion des Juifs d'Espagne qui fut ressentie par ceux-ci comme une immense catastrophe et s'accompagna d'ailleurs d'un mouvement radical vers la mondialisation de leur tradition. Eh bien, rien n'empêche de penser que Christophe Colomb découvrant l'Amérique venait, dans l'invisible, y installer pour les Juifs leur nouveau Canaan prédestiné. On commettrait pourtant selon moi une erreur considérable en tirant de cette finalité particulière la conclusion d'un providentialisme général à la façon de Bossuet ou de Vieira.

Il est certain que la crise de la pensée causaliste encourage un renouveau des modes finalistes de pensée. On rencontre dans cette nouvelle voie le meilleur et le pire. Le partage implique là encore l'application de certaines règles tenant notamment à la juste délimitation et la juste articulation des champs dont j'ai parlé. La "structure absolue" tient ici le rôle de parapet intellectuel ou, si vous voulez, de support d'induction. Elle ne permet pas d'établir n'importe quelle "correspondance". "

Georges Kervern:

" Vous avez cité Lupasco. Comment se fait le rapport entre sa notion de l'entropie et la vôtre d'où est éliminée la notion du hasard ? Et quel est le sort de la notion de probabilité ? "

Raymond Abeillo

" Il y a chez Lupasco trois logiques comme il y a trois matières. La logique de la macrophysique obéit à la loi de l'entropie croissante, celle de la biologie obéit à la loi inverse, et, entre les deux, la microphysique, qui fait apparaître un mélange, disons aléatoire, des deux. Mais on ne saurait à mon avis parler de "hasard objectif" dans les choses, par opposition à la vieille notion subjective du "hasard-ignorance". "

Georges Kerveen

" L'entropie, il y a une notion de probabilité..."

Raymond Abellio

" Assurément, mais la notion de probabilité ne fait que traduire notre propre incapacité à maîtriser tous les paramètres d'un phénomène qui, en toute rigueur, sont d'ailleurs toujours en nombre infini, même si l'immense majorité d'entre eux, tout au moins en physique macroscopique sont négligeables. La probabilité n'expose pas le fond des choses. "

Georges Kerven :

" Et les lois du hasard ?"

Raymond Abellio:

" Pour un gnostique, elles ne sont qu'un pis-aller. Elles sont efficaces, mais, au sens strict, elles ne sont pas "vraies". J'ai plutôt là-dessus la position d'Einstein qui disait que Dieu ne joue pas aux dés. C'est capital. Einstein en a discuté toute sa vie"

Jean-Luc Flinois:

" Je crois qu'il faut admettre que ces mots de probabilité, de hasard, ont pris une certaine connotation subjective. L'entropie est une loi de grand nombre. C'est un calcul qui n'a rien de hasardeux. Il consiste à voir ce qui se passe quand on traite un très grand nombre de phénomènes identiques d'où les statistiques. Pourquoi le calcul des probabilités a-t-il du succès ? A cause de la macrophysique. Le mot de "hasard" est tout à fait mal employé. Il est né parce que c'est le plus facile. Mais en fait, il ne doit son succès qu'à la loi des grands nombres. Il ne faut pas employer ce mot, qui évoque des tas de choses qui n'ont rien à voir avec le calcul des probabilités."

..../...

Bernard Lorimy

"Concrètement où sont les limites des modèles statistiques ? On fait une hypothèse et on retrouve l'image comme outil d'investigation.

Certains utilisent la notion de réseau, de passerelles, entre les "lieux" scientifiques, pour chercher les liens existant entre eux. "

Raymond Abellio:

"La "structure absolue établit un ordre entre les niveaux. Par exemple elle permet d'émettre l'hypothèse que le corpuscule et l'onde associée n'appartiennent pas plus au même système de temps que le germe et le fruit qui le porte. C'est ce mode de vision des phénomènes qui me conduit à dire qu'on bâtit la maison en commençant par le toit, tandis que le structuralisme de Lévi - Strauss parle de "structures", au pluriel, et éprouve les pires difficultés pour établir des liaisons entre ces structures partielles, à telle enseigne qu'on discute à ce sujet entre doctrines rivales, évolutionnistes, diffusionnistes, etc. Il se contente en fait de dénombrer ses structures, de la même façon qu' au début de la chimie, il fallait d'abord dénombrer les "éléments".

Quand j'ai soumis mon livre à Lévi-Strauss, il m'a dit : vous avez le droit de faire cela mais ce n'est pas une méthode universitaire, elle n'est pas assez prudente."

Jean-Pierre Coudray:

" Puisque nous sommes engagés dans une voie transdisciplinaire, je me crois autorisé à poser deux questions qui pourraient sembler hors sujet :

- peut-on appliquer la logique de la double contradiction à la relation malade - médecin ?

- la pratique du hasard objectif telle que la définit André Breton dans L'Amour fou a conduit certains de mes patients à l'hôpital psychiatrique ; certains voyages surréalistes se distinguent mal des délires d'interprétation ou des états consécutifs à l'absorption de drogues hallucinogènes ; l'action psychiatrique ne risque-t-elle pas d'apparaître comme une entrave à la quête de nouvelles logiques ? "

Raymond Abellio :

" J'ai essayé aussi d'appliquer la structure absolue à la relation malade -médecin, mais le champ de la médecine n'est pas le mien. Si les relations ne marchent pas c'est que la

nomination des pôles n' est pas bonne ou le champ trop limité.

Est-ce que le champ de la psychanalyse, par exemple, est pertinent ? Dans le schéma quaternaire de tout à l' heure, le fond du monde deviendrait l'inconscient du malade et l'objet s'enlevant sur ce fond serait constitué par les matériaux émanant de l'inconscient, les rêves, les associations, les archétypes, etc. Le second couple d'oppositions pourrait être alors composé du médecin lui même recevant ces matériaux, comme l'oeil recevait l'objet, et les transmettant à son système d'interprétation agissant comme *corpus* (corps global) (voir schéma 1). Il y a beaucoup de systèmes sur le marché. Que valent-ils ? D'après la phase 4 de la structure, ils doivent en principe se rabattre sur l'inconscient du malade pour y faire surgir des matériaux plus élaborés, c'est à dire de la conscience. On est tenté de dire, à cause de l'importance de ce que l'on appelle le "transfert" :tant vaut le médecin, tant vaut le système. J'emploie ce mot "transfert" au sens ancien que lui donnait la psychanalyse freudienne, tel que l'a dénoncé dans les années 60 un psychologue comme Rogers, qui reprochait au thérapeute de ne pas réagir en pleine "transparence" aux dires du patient. En ce sens dans le champ étudié, la relation médecin-inconscient du malade reste extérieure à la structure.

Dans la quadrature ainsi posée le médecin est passif. C'est son système qui est actif, ou, plus exactement, le médecin se tient à la fois à l'un des pôles de la structure et à son centre (le Moi transcendantal). C'est l'influence du centre qui agit, non le système d'interprétation. Et si le médecin est aberrant, son système l'est aussi. Rien ne dit dans ces conditions, que la phase 4 sera bouclée. La vraie relation malade - médecin ne passe donc pas par cette construction.

Je suis tenté de dire qu'un premier couple d'oppositions relie le corps et l'esprit du malade et le deuxième la science du médecin (qui est bien établie par son diplôme) et la qualité de sa "connaissance" qui de toute part dépasse sa science. Là, toutes les rotations fonctionnent : 1) du corps du malade à la science du médecin ; 2) de la science du médecin à sa connaissance ; 3) de cette connaissance à l'esprit du malade ; 4) de l'esprit du malade au corps de celui-ci (schéma 2).

schéma 1

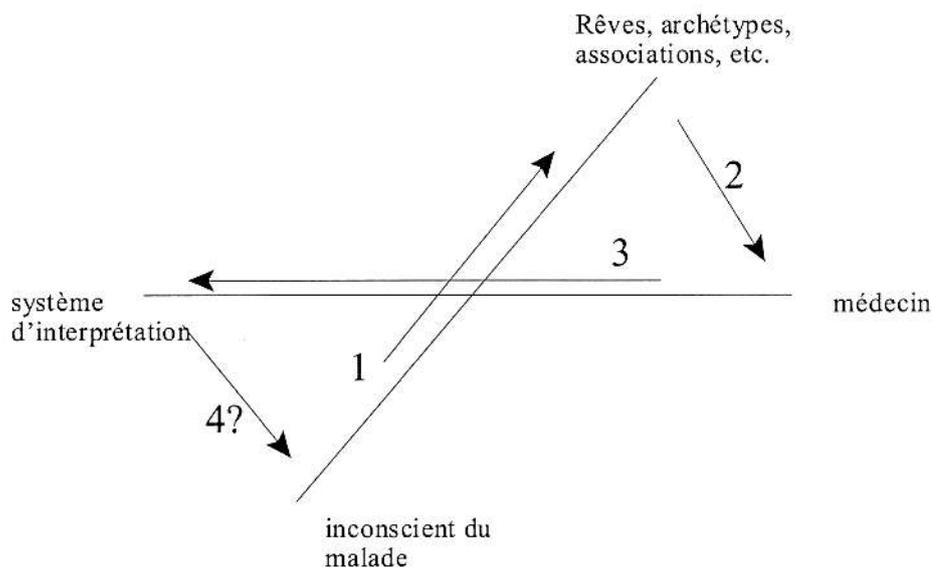
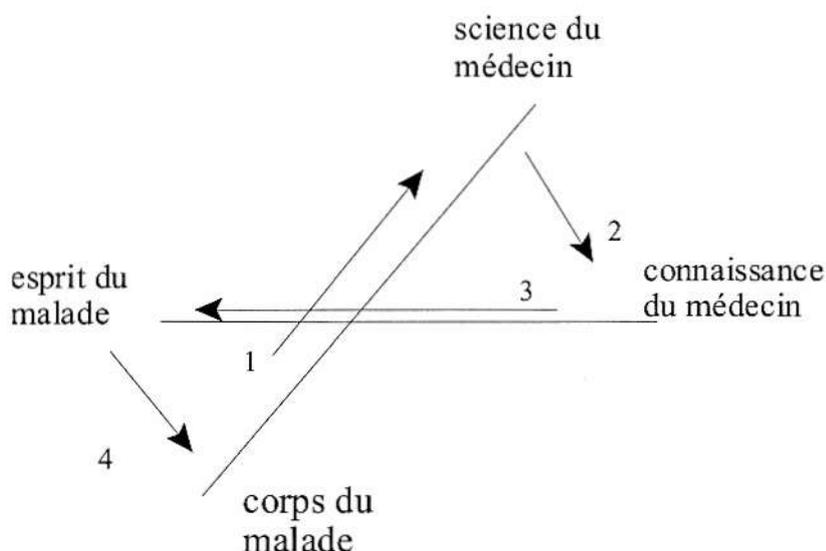


schéma 2



C'est à la fois un schéma de guérison et de conversion, de conversion *mutuelle*. Il est bien entendu trop général pour avoir quelque valeur heuristique en ce qui concerne la recherche médicale. A cet égard, il faudrait mettre en quadratures de différents niveaux, les *organes* et les *fonctions* du corps, ainsi que l'on fait dans l'établissement des organigrammes des entreprises. Toute la difficulté tient alors à la détermination de ces niveaux et de leurs relations et je ne suis évidemment pas qualifié pour en traiter.

Quant à la question du *hasard objectif* tel que le concevait André Breton, j'y vois de la part de ce dernier un comble de confusion. Breton s'en tenait au "pittoresque" de ce qu'il appelait la "magie" et ne voyait pas spécialement à l'oeuvre derrière, une intelligence restant à dévoiler. "Au diable le pittoresque de la magie " lui disait Daumal. C'est le contraire absolu de la gnose.

Le débat est tranché depuis cinquante ans. Dès 1930 la lettre de Daumal à Breton était définitive. Aujourd'hui René Daumal, un des écrivains les plus profonds du premier demi-siècle, revient très fort !"

François Gasquet:

" Vous avez évoqué la bombe chinoise. Croyez-vous que ce soit à partir des philosophies quaternaires qu'ils ont si rapidement obtenu la bombe à hydrogène à partir de la bombe A ?

N'ont-ils pas procédé à la manière des Occidentaux pour résoudre ce difficile problème, en le décomposant en autant de parties qu'il est nécessaire de soumettre aux différents spécialistes. Au reste, dans ce cas particulier, il est certain qu'ils ont bénéficié d'une aide directe majeure de l'U.R.S.S.

Plus généralement, si les Chinois veulent parvenir au niveau technologique des Occidentaux, ne seront-ils pas obligés d'approcher les problèmes non pas globalement mais par éléments; en bref d'adopter les processus de la rationalité occidentale ?"

Raymond Abellio:

" Les deux conceptions ne s'opposent pas. Le marxisme chinois est beaucoup moins raide que le marxisme russe et, en technique, cela compte aussi. Il est cependant évident que les savants chinois ont aussi bénéficié de l'expérience russe.

Il y a eu aussi les chercheurs envoyés en Amérique qui sont rentrés en Chine.

Ils peuvent le faire tout en "quadraturant". Quand Mao étudiait ce qu'il appelait les contradictions au sein du peuple, il ne faisait pas autrement. Le dénombrement préalable n'est qu'un moment dialectique."

François Gasquet :

" Si j'ai bien compris Jean Paul Dollé, nous allons vers la fin de notre civilisation si nous persistons à appliquer les méthodes suivies depuis 200 ans.

Mais est-ce que nous ne sommes pas en train de soumettre notre philosophie à celle de l'Orient ? Cet asservissement idéologique n'entraîne-t-il pas à terme un asservissement matériel ?

Raymond Abellio :

" Certains philosophes Occidentaux et aussi certains ingénieurs que je pourrais citer, sont en ce moment plus capables que les Orientaux eux-mêmes de formaliser la tradition orientale.

Le courant va, ou plutôt ira, de l'Occident vers l'Orient. Quant à la situation proprement matérielle, je pense qu'il n'y a pas grand-chose à faire. En fait, actuellement, le conflit des deux logiques, qui est fondamental, sous-tend tous les autres.

Je crois comme Jean-Paul Dollé que le monde va vers une purge nihiliste.

J'ajoute cependant que toute apocalypse a deux faces : une sombre et une claire. Autrement dit, que le nihilisme nietzschéen peut se compléter par une face claire que nous ne pouvons encore voir. Il s'agit d'une perspective gnostique et non pas mystique.

La véritable issue, le côté clair de cette période de passage, sera la symbiose entre la nouvelle logique transcendentale occidentale formalisée par nous et la logique orientale

traditionnelle mais non formalisée par eux. Nous aurions à comprendre le Yi-King mieux que les Chinois. Et nous avons en plus le code génétique pour nous aider et donner la base expérimentale. Je crois que c'est cela le problème. L'étude du remède, du paratonnerre, ce n'est pas mon problème, d'ailleurs je n'y crois plus. Un point de non-retour a été franchi dans le fonctionnement de la logique cartésienne qui a commandé l'expansion de l'Occident. Nous en avons trop fait."

(Source: La rencontre de l'Ingénieur et du Philosophe (p.125-149)
Société Amicale des anciens élèves de l'Ecole Polytechnique.
1980 -Les Editions d'Organisation : 75007 PARIS